

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 15

Artikel: Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse pendant l'année 1781 [suite]
Autor: Nicolai, Frédéric / Kling, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'emportant sur celle-là dans une péroraison avec cœur.

Je ne suis pas superstitieux. Je retiens seulement, de cette coïncidence une chose : c'est que Liszt avait une manière de « poser devant Dieu » qui ressemble beaucoup à celle de Beethoven. Et il y a bien d'autres analogies entre ces deux hommes que celle de la foi et de l'esthétique. Il y en a jusque dans la destinée : car quand Beethoven dirigeait sa musique, il ne l'entendait pas, et Liszt n'entendait pas la sienne non plus... parce qu'il dirigeait celle des autres. « Renoncer » fut le mot de leur double destinée, avec cette nuance que le renoncement de Beethoven était imposé par des circonstances naturelles et que celui de Liszt le fut en partie par la haine des hommes, en partie par sa propre volonté.

Ne soyons pas plus sages que lui. Il ne s'est jamais défendu. Imitons sa réserve. Ce qui importait à un Liszt, ce n'était pas d'être vengé, c'était d'être compris ; et j'ai rédigé ces mots — dont l'insuffisance me chagrine — avec l'espoir que nous ne serons pas, en Suisse, les derniers à le comprendre.

ROBERT GODET



RELATION

d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse
pendant l'année 1781

PAR

FRÉDÉRIC NICOLAI

(Suite)

Les compositions de la musique d'église catholique avaient conservé jusque dans ces dernières années leur caractère particulier. Maintenant il n'en est plus ainsi, et c'est la musique d'opéra qui s'introduit dans l'église, et ce qui est pire, c'est la musique fade et moderne de la musique d'opéra italien qui se substitue peu à peu à l'ancienne musique religieuse. J'ai pu le

constater à Vienne trop souvent. Je ne savais réellement pas à certains *Credo* ou *Benedictus* si je n'entendais pas de la musique d'un opéra bouffe italien.

J'entendis du reste rarement quelque chose d'émouvant ou de pathétique. Ce qui devait paraître *brillant* n'était que la plupart du temps *bruyant*. Exceptionnellement j'entendis une belle messe en musique le 17 juin dans la *Kriegskirche* ou l'ancienne église des Jésuites. Quoique écrite dans le goût moderne, elle contenait néanmoins de belles et nobles idées. Le *Sanctus* était accompagné par un solo de violon qui fut très bien rendu. L'*Agnus Dei* avait pour accompagnement un solo de trombone que l'artiste chargé de cette partie jouait avec goût et sûreté (1).

Le jour de la fête de St-Pierre et de St-Paul j'entendis dans un cloître de femmes une autre messe exécutée par les nonnes seules. Malheureusement l'exécution était mauvaise, parce que les belles violonistes n'avaient pas accordé leurs instruments. J'ai particulièrement remarqué une contrebassiste qui savait tirer de son instrument des sons d'une belle sonorité comme rarement un homme peut le faire. Les sopranos étaient enrhumés et chantaient faux ; cependant, il se trouvait là une belle voix de contralto. A l'Orphelinat Parhammer, j'entendis le jour de la Fête-Dieu un *Te Deum* de Hasse chanté par les jeunes garçons et leurs maîtres de musique, avec une justesse assez supportable, mais seulement avec des mouvements précipités qui lui enlevèrent toute sa grandeur.

En fait de musique ancienne, voici ce que j'ai entendu. On m'avait dit que dans l'église des *Augustins* on chantait encore la messe d'après l'ancien *chant grégorien*. J'étais très désireux de l'entendre, mais cette musique ne me parut pas être aussi ancienne qu'on veut le faire accroire ; à mon avis, elle date tout au plus de la première moitié du siècle précédent. Le chant était accompagné par l'orgue seul qui parfois intercalait par-ci, par-là, quelques

(1) L'emploi du trombone est devenu chez nous quelque chose d'inusité ; par contre, en Autriche et en Bavière on emploie encore beaucoup cet instrument qui compte d'habiles artistes dans les Eglises. Gluck a su tirer du trombone des effets superbes et en a fait un judicieux emploi dans ses partitions.

courts passages. Les voix devaient être disposées à quatre parties, ainsi que le montrait l'accompagnement de l'orgue (cela seul prouvait que ce n'était pas du chant grégorien proprement dit); mais je n'entendis la plupart du temps que des voix qui chantaient à l'unisson et parfois aussi en tierces et en sixtes. Comme les voix des premiers ténors et celles des basses étaient très bonnes, l'exécution aurait dû avoir un caractère solennel, si l'on avait chanté cette musique dans un mouvement lent et posé; au lieu de cela, tout fut pleurniché avec des mouvements pris trop vifs et ne produisit aucun effet sérieux.

Dans l'église de *Ste-Barbe*, j'entendis une messe chantée en langue grecque. Les voix chantaient à l'unisson, et à deux voix en tierces, sans un accompagnement: ce n'était pas bien beau, mais produisait néanmoins un effet solennel. A une procession qui sortait le jour de la fête de la *Trinité* de l'église de *St Pierre*, j'entendis un chœur accompagné par un chœur de cornets à bouquins, deux trombones et deux bassons; ces instruments avec des longues tenues de notes produisirent un effet plus vraiment religieux que tout le fatras de chasubles, de drapeaux, de baldaquins et autres ustensiles avec lesquels on veut rehausser l'éclat misérable de ces processions.

Un jour, c'était un lundi, j'entendis par hasard dans l'une des chapelles de l'église de la cour des *Augustins*, une *Messe de morts*. La distribution ainsi que l'exécution ne pouvaient être plus mauvaises. Il n'y avait qu'un seul premier et un seul second violons qui jouaient mal, un violoncelle et une contrebasse, deux trombones et un positif. Le chœur aussi était très faible. Par contre, la composition était très remarquable; elle pouvait provenir de *Fux* ou d'un de ses contemporains et collègues, de *Caldera* peut-être? La musique se composait de courts morceaux écrits en contrepunt, d'un chant simple, noble et expressif. Je fus surtout touché par un joli air d'un mouvement lent, qu'un jeune coryphée chantait d'une voix d'alto pure et douce et qui n'était accompagnée que par un seul trombone ténor. Cet étrange mais simple accompagnement produisit un effet surprenant, surtout à un endroit où le trombone

descendait peu à peu vers les sons graves tandis que la voix montait peu à peu vers les sons élevés, en notes soutenues parfaitement bien nuancées, cela allait droit au cœur. Il y avait longtemps que je n'avais entendu quelque chose d'aussi beau.

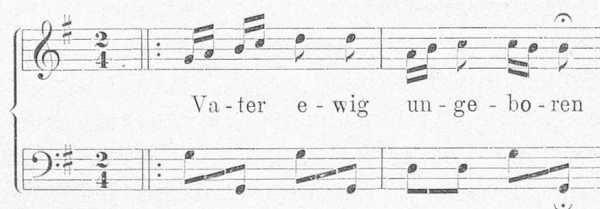
Avec la nouvelle organisation du service divin de l'année 1783, on a banni la musique vocale et instrumentale des églises de Vienne. Il n'y a plus que la chapelle impériale dans laquelle on exécute encore des messes en musique; à *St-Etienne*, lorsque le cardinal-archevêque pontifie, on fait de la musique que Son Eminence doit payer à part et de ses propres deniers.

En lieu et place de la Messe en musique on a introduit des chants liturgiques en langue allemande que l'assemblée chante pendant la célébration de la Messe. Ceci convient mieux au service divin que les paroles en latin que personne ne comprenait, surtout lorsqu'elles étaient couvertes la plupart du temps par les sonorités orchestrales. Cependant, je souhaite à ces chants catholiques allemands un peu de cette harmonie émouvante qui distingue les chorals de l'Eglise protestante. Les mélodies des chants d'Eglise catholique, (à l'exception des chants anciens qui sont communs aux deux confessions), sont des compositions modernes, très simples et chantantes, douces, uniformes et sans expression religieuse aucune, et d'une pauvreté harmonique étonnante.

Pour donner une idée de la composition de ces chants, je donne ici quelques exemples, tirés de la *Litanie* que j'ai entendu chanter le jour de la procession de la Fête-Dieu, par l'Orphelinat Parnhammer. La composition est gentille mais ne répond nullement au caractère solennel du service religieux; c'est évidemment chantant mais d'une pauvreté harmonique extrême.

Litanies

I.

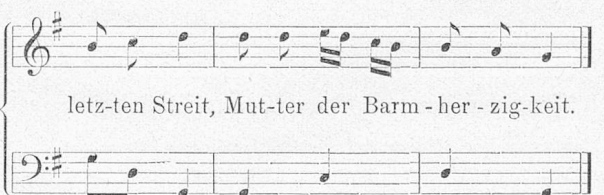
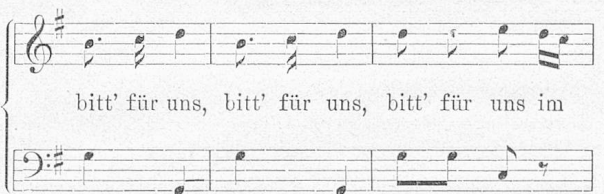
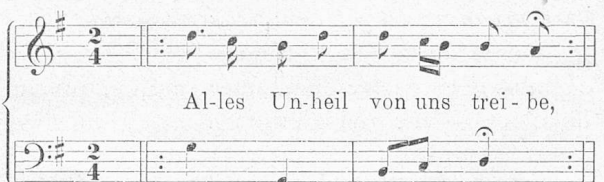




II.



III.



(A suivre.)

H. KLING.



LETTRE DE BERLIN

Le mois écoulé a été riche en nouveautés musicales, si riche même que je me vois obligé de n'en parler qu'à bâtons rompus. Le cinquième concert Strauss offrait à lui seul quatre œuvres inédites. La plus importante, un *Concerto* de piano, de Neitzel, mérite certainement une mention spéciale. Je l'avais entendu l'hiver dernier à Munich, accompagné des sifflements de l'auditoire.... jolie manière d'inaugurer un concerto! Pourquoi le public se regimbait-il? Ah! c'est que sous le nom de « concerto » il est habitué à voir et à entendre un acteur « épatrouillant, » tandis que dans le fond est un joli décor de théâtre. Or, Neitzel fait juste le contraire: il met pour ainsi dire le décor au premier plan et l'acteur en arrière.... En faut-il davantage pour indisposer un auditoire? Oui, l'orchestre prend une telle prépondérance dans cette composition que très souvent, et à Munich en particulier, on était à se demander ce que pouvait bien faire ce monsieur installé devant son piano et jetant à boc et à bac ses mains dans les airs. A Berlin, et sous le bâton d'un directeur tel que Strauss, l'orchestre a été plus discret et le compositeur assis lui-même au piano a pu faire entendre pas mal de choses. D'emblée, et pour parler de la valeur artistique de l'œuvre, disons qu'elle est remarquable. Avant tout, c'est du Neitzel, autrement dit, l'auteur utilise une recette que personne n'a encore employée. Pas de cannelle ni de sucre, mais beaucoup de sel, et du poivre à vous faire éternuer. Quant à la cuisine générale, il la connaît à fond, à tel point même qu'on voudrait parfois la voir moins raffinée. Pour me résumer sans image, l'œuvre est puissante mais trop touffue au point de vue orchestral, les thèmes doivent parfois leur vitalité au travail symphonique seulement; bref elle supporte avantagement une seconde audition, et je ne craindrais certainement pas de la réentendre.

Une œuvre de valeur aussi, le poème symphonique de Leo Blech: *Trost in der Natur*. Idée captivante que de chercher des consolations dans la nature, mais toujours un peu scabreuse dès qu'on veut lui donner une forme générale au moyen d'un art quelconque. Eh bien, Leo Blech